

Comment vivons-nous aujourd'hui la médecine de la personne ? Introduction au thème

Qu'est-ce qui a changé au cours des 75 dernières années dans la médecine, dans la société et chez nous, médecins, en ce qui concerne la relation médecin-patient ? Quelles en sont les conséquences pour notre pratique médicale aujourd'hui et à l'avenir ? C'est à ces questions que nous souhaitons nous consacrer au cours des prochains jours et tenter de redécouvrir l'essence même de la médecine de la personne. Nous savons tous, par nous-mêmes et par nos patients, à quel point une personne est complexe et à combien de niveaux une interaction est possible. Il est déjà suffisamment difficile de transposer ces aspects dans notre quotidien médical, marqué par des rendez-vous serrés, des diagnostics techniques et des considérations économiques. Mais avant de nous pencher sur la médecine de la personne à l'heure actuelle, jetons un regard rétrospectif sur la vie de Paul Tournier, qui, par sa manière d'exercer, a acquis une vision globale de l'être humain. Quoi de plus évident que de lui donner la parole ?

Nous nous basons pour cela sur une interview radio qu'il a accordée à Gérard Kuntz en 1976 et qui a été publiée par Charles de Roche / Ernst Reinhardt en 1987 dans un livre (« Paul Tournier : Une vie – un message »). Nous souhaitons également nous approcher de la personne de Paul Tournier à travers le regard extérieur de quelques compagnons de route qui ont eu la chance de le connaître personnellement (Paul Tournier's Medicine of the Whole Person. 1973. Word Books Publisher, Waco, États-Unis).

Mais commençons par l'interview radio, qui aborde différents thèmes.

❖ À propos de son enfance et de sa formation professionnelle

Gérard Kuntz : Pouvez-vous nous raconter comment vous êtes devenu cet homme dont les livres et le contact ont aidé tant de personnes à résoudre leurs problèmes ?

Paul Tournier : Vous voulez que je résume presque toute ma vie en une phrase. Il faut donc essayer de trouver le moment qui a été un tournant, ou justement le moment décisif de ma vie. Je pense que l'événement le plus marquant a été la mort de ma mère...

G. Kuntz : Quel âge aviez-vous à l'époque ?

P. Tournier : J'avais six ans. Mon père, qui était déjà assez âgé, est mort trois mois après ma naissance.

G. Kuntz : Vous êtes donc devenu orphelin très jeune.

P. Tournier : Oui, et vous pouvez imaginer les liens qui se sont créés entre ma mère et moi à la suite de ce deuil. Puis ma mère est tombée malade ; cela a duré plusieurs années, pendant lesquelles elle a également été opérée. Sa mort m'a plongé dans une solitude spirituelle extrême. J'ai été recueilli par mon oncle, qui s'est beaucoup occupé de moi. Mais le choc de la séparation a été si fort que j'avais l'impression d'être entré dans un autre monde. Je suis devenu imperméable à tout contact avec l'extérieur ; j'ai passé mon enfance comme un petit sauvage.

G. Kuntz : Vous racontez dans un de vos livres qu'un jour, en entrant dans un salon, vous avez été à la fois bouleversé, choqué et ravi d'entendre qu'on parlait de vous.

P. Tournier : Oui. Je me souviens encore de l'effet que cela m'a fait. Cela montre à quel point j'avais l'impression de ne pas exister et de ne compter pour personne.

G. Kuntz : Mais ce qui me semble extraordinaire, c'est que cet enfant timide et renfermé que vous étiez soit devenu un homme si sociable.

P. Tournier : Ce sont peut-être justement ceux à qui il manque quelque chose qui l'apprécient le plus. J'ai en effet eu tant de mal à établir des contacts personnels avec les autres, et c'est sans doute pour cela que j'ai pu mesurer l'importance que ce manque de contacts peut entraîner dans la vie d'un être humain... Aujourd'hui, on me considère comme un spécialiste des relations humaines, alors que c'est un domaine dans lequel j'ai personnellement eu beaucoup de peine...

G. Kuntz : Avez-vous été élevé dans un milieu chrétien ?

P. Tournier : Oui, tout à fait. Mon père était pasteur. J'ai reçu mon éducation religieuse de son successeur, mais c'était un vieux professeur de théologie et son enseignement était un peu théorique. C'est plutôt par la voie intellectuelle que je suis sorti de ma solitude, grâce à mes études, mais surtout grâce à un professeur qui m'a invité chez lui et avec lequel j'ai pu avoir des discussions, un dialogue intellectuel.

G. Kuntz : Vous racontez dans un de vos livres que ce professeur a été en quelque sorte à l'origine de votre vocation pour les relations humaines.

P. Tournier : J'en suis certain ! Je peux même dire aujourd'hui, maintenant que je suis psychothérapeute, qu'il a été mon premier psychothérapeute. Il a senti que ce jeune élève qui ne parlait à personne et qui mettait tout le monde mal à l'aise avait simplement besoin qu'on lui tende la main. Et il m'a invité chez lui. Je ne sais plus exactement comment cela s'est passé, mais c'est lui qui, le premier, m'a sorti de ma solitude.

G. Kuntz : Il vous a invité chez lui. C'est justement cela qui est très important.

P. Tournier : Oui. Quand je suis entré chez lui, j'ai été impressionné par sa bibliothèque. Puis il m'a dit : « Asseyez-vous ! ». Et je ne savais pas quoi dire.

G. Kuntz : Vous êtes devenu une personne pour lui ?

P. Tournier : Oui, il s'est intéressé à moi. Il m'a parlé, il m'a donné l'occasion de m'exprimer. Je pense avoir fait là ma première expérience fondamentale de la personne, c'est-à-dire que l'on se découvre, on découvre son existence, et on s'exprime.

G. Kuntz : Après vos études, vous avez pratiqué la médecine traditionnelle pendant plusieurs années, tout en étant très engagé dans la vie ecclésiastique, comme vous le mentionnez dans plusieurs de vos livres. Pourtant, vous vous sentiez insatisfait sur ces deux plans, n'est-ce pas ?

P. Tournier : Peut-être ! J'avais surtout besoin d'une synthèse que je n'avais pas trouvée. D'un côté, j'étais le médecin que j'avais appris à être...

G. Kuntz : ... un technicien ?

P. Tournier : Oui, aussi honnête que possible. Et d'autre part, j'avais des activités religieuses, des débats, des études bibliques, un secrétariat paroissial, etc. ; mais tout cela restait très intellectuel. Je me suis passionné pour Calvin, je me suis plongé dans la théologie, mais dans ma vie, il n'y avait pas de lien entre la théologie et la médecine.

G. Kuntz : Il n'y avait pas de pont entre les deux ?

P. Tournier : Le pont, c'est l'être humain, c'est quand on en vient aux problèmes humains.

G. Kuntz : Et puis ce pont s'est progressivement construit. Vous avez d'abord pris conscience de ce manque qui provoquait en vous une certaine insatisfaction et une quête... Comment en êtes-vous arrivé à établir le lien entre le technicien et le médecin, l'intellectuel et l'homme ?

P. Tournier : Mon professeur n'a pas suffi pour cela... Il m'a initié à la relation intellectuelle et à la confrontation des idées. Par la suite, j'ai connu une période d'activité avec la Croix-Rouge et l'Église ; mais tout restait au niveau des idées. Mon problème intime, mon problème de contact, n'était pas résolu pour autant. Je pouvais parler devant 2000 personnes, mais je ne pouvais pas m'y investir, m'abandonner, même pas pendant les premières années de mon mariage, un mariage très harmonieux – avec une femme qui venait du même milieu que moi.

G. Kuntz : Au fond, vous avez connu une certaine solitude au milieu de toutes ces activités.

P. Tournier : Une certaine solitude, un blocage intérieur... Ah ! Combien de personnes connaissent ce blocage intérieur ! Pour moi, il me fallait une seconde libération, que j'ai vécue avec quelqu'un qui venait lui-même de se convertir.

G. Kuntz : Pourriez-vous nous raconter cette expérience, car cela pourrait être utile à ceux qui vous écoutent ?

P. Tournier : Après avoir travaillé pendant des années dans l'Église, j'avais le sentiment que tout cela ne portait pas ses fruits. J'avais une activité religieuse, mais pas de mission à accomplir ! Vous voyez la différence ? Je sentais qu'il me manquait quelque chose, mais sans pouvoir définir quoi.

Et alors, j'ai rencontré un Hollandais qui venait de vivre une expérience spirituelle très intense, quelque chose de complètement différent de ce que je connaissais. Pour lui, il ne s'agissait pas d'une confrontation d'idées, mais d'une expérience spirituelle ! Il m'a raconté sa vie et le bouleversement qu'avait entraîné pour lui cette expérience. Quant à moi, j'avais l'habitude de faire des discours, mais ce jour-là, ma conversation avec cet homme consistait à parler de ma propre vie. Et pour la première fois, j'ai osé raconter ma souffrance d'enfant orphelin.

G. Kuntz : Vous avez pu vous livrer au plus profond de vous-même.

P. Tournier : On ne peut entrer en contact avec les autres tant qu'on n'est pas prêt à en payer le prix. Et ce prix, c'est de se donner soi-même. Tant qu'on ne fait qu'exprimer des choses lues dans des livres ou dans la Bible, on reste impersonnel, même si l'on dit des choses qui ont une valeur précieuse et qui sont communes à tous. Ce qui est personnel, c'est ce qu'on a vécu.

G. Kuntz : Oui, c'est vrai ! Mais on prend un risque en s'exposant ainsi...

P. Tournier : Bien sûr ! Mais il ne faut pas s'ouvrir à n'importe qui, à la légère. Jésus nous a même exhortés à ne pas « jeter nos perles aux pourceaux ». Il n'y a, bien sûr, pas que des « pourceaux ». C'est justement ce brave Hollandais qui m'a donné confiance, car c'est lui qui s'est ouvert le premier.

G. Kuntz : Et tout a alors commencé à changer dans votre vie.

P. Tournier : À son contact, j'ai fait une expérience fondamentale de la communion humaine que l'on peut trouver par la présence de Dieu.

G. Kuntz : La présence de Dieu n'est donc pas un sujet de discussion, une idée... Est-ce une réalité ?

P. Tournier : On peut discuter philosophiquement de Dieu autant qu'on veut sans pour autant provoquer ou expérimenter sa présence. La rencontre avec Dieu est, selon sa volonté, étroitement liée à une rencontre humaine. Certaines personnes ont rencontré Dieu dans la solitude, mais elles ont ensuite eu besoin des autres.

G. Kuntz : Mais alors, Paul Tournier, cette découverte de la communauté a-t-elle aussi transformé votre pratique médicale ?

P. Tournier : Oui, c'est très étrange. Quand on change soi-même, on a l'impression que ce sont les autres qui changent. J'ai été très étonné de voir comment les gens me parlaient d'une façon plus personnelle.

G. Kuntz : Parce que vous étiez ouvert à leur égard ?

P. Tournier : Probablement. Les gens ont beaucoup plus d'intuition qu'on ne le croit. Ils sentent qu'il y a là quelqu'un à qui ils peuvent parler de ce qui leur pèse sur le cœur.

G. Kuntz : De quoi je n'ai jamais parlé à personne ?

P. Tournier : Oui, il y a des secrets dans chaque vie. C'est ce qui m'a bouleversé à ce moment-là. Je croyais connaître mes malades, puisque j'étais le médecin de famille : je connaissais la grand-mère, les parents, etc... Et tout à coup, ces gens ont commencé à me raconter des choses qu'ils n'avaient jamais confiées à personne. J'ai alors pris conscience de la distance qui sépare la connaissance objective de ce que l'on peut découvrir à travers l'ouverture personnelle.

G. Kuntz : En êtes-vous venu progressivement à adopter une autre pratique médicale ?

P. Tournier : J'ai mené une double vie pendant plusieurs années. Il est très important de le dire. Vous comprenez bien : quand on s'intéresse à une personne, il faut prendre le temps de l'écouter, et pendant les consultations, on n'a pas le temps de le faire. J'ai alors commencé à inviter ceux qui s'ouvraient à moi le soir, afin de pouvoir discuter tranquillement avec eux au coin du feu. Pendant la journée, je menais donc une pratique médicale traditionnelle, et le soir, je menais des discussions fraternelles au coin du feu. Je ne prétendais pas alors exercer la médecine, il s'agissait plutôt d'une sorte de ministère pastoral.

G. Kuntz : Et ces conversations ont pris de plus en plus d'importance ?

P. Tournier : J'ai fini par comprendre que c'était aussi de la médecine, dans le sens où ces conversations jouaient un rôle pour la santé de mes visiteurs. Elles éveillaient au moins en eux le sentiment de responsabilité personnelle nécessaire à une bonne collaboration entre le médecin et le patient.

G. Kuntz : À ce moment-là, avez-vous plus ou moins rejeté la pratique médicale traditionnelle ?

P. Tournier : Oh, non ! Je tiens même à souligner qu'il est tout à fait inutile d'opposer ces deux aspects de la médecine.

G. Kuntz : Vous êtes donc un homme de synthèse ?

P. Tournier : Tout à fait ! Plus on est conscient de l'essentiel, à savoir la relation personnelle, plus on a besoin de maîtriser la technique médicale. Et plus on est spécialisé, plus on a besoin de retrouver le sens de la personne. Il n'y a pas deux types de médecine. Il n'y en a qu'une seule : celle qui consiste à soigner les gens le mieux possible.

G. Kuntz : Vous avez d'ailleurs écrit un livre sur ce sujet, dont nous parlerons si vous le souhaitez, car je pense que c'est une question fondamentale. Il s'intitule : « Maladie et problèmes de vie » (Médecine de la Personne).

Vous évoquez à plusieurs reprises dans vos ouvrages l'importance du « temps de silence ». Où avez-vous découvert ce « temps de silence » et de quoi s'agit-il exactement ?

P. Tournier : Avec mon ami hollandais ! C'est justement cela qui m'a lié à lui. Nous l'avions invité à une réunion dans le cadre de l'Église et il a parlé du « temps de silence ». À la fin de la réunion, je me suis levé et j'ai dit : « J'aimerais que notre ami nous dise combien de temps il consacre à son « temps de silence » et comment il s'y prend. Il a répondu : « C'est difficile à dire. Il faut parfois du temps pour apaiser ses propres pensées et trouver Dieu... ». Cette réponse vague m'a agacé, et j'ai repris la parole pour dire : « Je vous demande de me répondre clairement : combien de temps y consacrez-vous ? » Il a répondu : « Une heure en moyenne, parfois un peu plus, parfois deux heures, mais rarement moins d'une heure. » De retour chez moi, j'étais un peu perplexe. J'étais pourtant très engagé dans une activité religieuse, mais cet ami m'avait lancé un défi ! Le lendemain matin, je me suis levé une heure plus tôt que d'habitude, en catimini, sans faire de bruit, car cela m'aurait ennuyé que ma femme s'en aperçoive.

G. Kuntz : Ce fut alors une expérience très personnelle.

P. Tournier : Quand on sent qu'on fait quelque chose de décisif, on a besoin de le garder secret, même vis-à-vis de sa femme. Je suis donc allé dans mon bureau et je me suis dit : « Je veux voir ce que cela signifie d'écouter Dieu pendant une heure... »

G. Kuntz : Il faut commencer par faire silence...

P. Tournier : Oui. J'avais bien sûr l'esprit rempli d'une multitude de pensées... C'était difficile, vous savez. De temps en temps, je regardais ma montre, car je voulais être honnête : une expérience est une expérience ! Et à la fin de l'heure, j'ai constaté que Dieu ne m'avait pas parlé. J'ai alors décidé de continuer, et au même moment, une pensée m'est venue : « Attends, c'est peut-être Dieu qui me dit de continuer. » C'était un mélange de scepticisme et de foi.

G. Kuntz : À la fin de l'heure, vous avez donc compris qu'il fallait persévérer et que cela venait de Dieu.

P. Tournier : Oui, et pendant longtemps, j'ai parlé d'« écouter Dieu ». C'est toutefois un peu simpliste, car dans ce moment de recueillement, nos propres pensées jouent un rôle énorme – mais des pensées que nous demandons à Dieu d'orienter.

G. Kuntz : Peut-on opposer ses propres pensées à celles de Dieu ?

P. Tournier : Je ne les oppose pas, justement ! Dès l'instant où l'on se pose des questions rationnelles : « Est-ce que Dieu l'a dit ou non ? », on tombe dans le doute et on ne voit plus clair. Il faut être naïf ; d'ailleurs, Jésus l'a dit : il faut avoir l'esprit d'un enfant. Il est frappant de voir comment les enfants perçoivent tout cela. Quand on leur dit : « Écoutez ce que dit Dieu », ils

pensent immédiatement dans le sens de l'Évangile, c'est merveilleux ! C'est pourquoi il faut redevenir un peu enfant, cesser de se demander ce qui vient de Dieu, ce qui vient de nous-mêmes ou de notre subconscient. C'est une certaine naïveté qui ne m'a jamais quitté au fond de moi et qui compte probablement plus dans mon ministère que tout ce que j'ai appris.

❖ À propos du phénomène de la peur

G. Kuntz : Votre livre « De la solitude à la communauté » traite de l'esprit d'indépendance comme principal obstacle aux relations personnelles. D'ailleurs, ce mot « indépendance » fait fureur. Tout le monde en parle et tout le monde veut être indépendant. Vous dites donc que cette revendication excessive de l'indépendance conduit à la solitude.

P. Tournier : Oui, parce qu'elle dresse les gens les uns contre les autres.

G. Kuntz : Mais n'est-elle pas légitime ?

P. Tournier : La véritable indépendance, c'est la dépendance de Dieu ! Mais on ne peut pas dire cela à des gens qui n'ont pas d'expérience de Dieu et pour qui cette idée semble effrayante. Il faut l'avoir vécu pour comprendre que dépendre de Dieu conduit au contraire à la satisfaction de ce besoin d'autonomie qui est en chaque être humain.

G. Kuntz : Mais comment le fait de dépendre de Dieu peut-il libérer de la dépendance vis-à-vis des hommes ?

P. Tournier : C'est ainsi ! Les personnes qui dépendent vraiment de Dieu ont une indépendance spirituelle vis-à-vis de tous les préjugés de leur classe, de leur milieu et de leur tradition. Ce n'est que par cette liberté d'esprit que l'on se libère de tous ces tabous.

G. Kuntz : Et seul Dieu peut nous donner cette liberté ?

P. Tournier : Je pense que oui... Combien de personnes sont tributaires de leur éducation, des idées qu'elles ont adoptées et du bourrage de crâne qu'elles ont subi ! Mes collègues parlent de « conditionnement ». Oui, nous sommes conditionnés ! On croit avoir librement adopté telle ou telle opinion, mais on l'a reçue par les médias (*note de l'auteur : 1976 ! Que dirait Tournier des réseaux sociaux ?*). Très peu de gens sont libres de tout cela. Ce qui peut le mieux nous libérer, c'est justement une expérience bouleversante qui nous arrache à nous-mêmes et nous conduit à la liberté des enfants de Dieu, comme le dit l'apôtre Paul.

G. Kuntz : Et quand on a compris que Dieu peut nous combler pleinement, alors seulement on peut « lâcher prise » ?

P. Tournier : J'ai du mal à vous répondre, car je ressens en moi la diversité des chemins. C'est différent pour chacun, Dieu a ses propres astuces. Je ne peux pas dire : « C'est comme ça ! » C'est d'ailleurs la manie des gens : quand ils ont fait une expérience, ils veulent que tout le monde fasse la même... Pour ma part, je suis très conscient de la diversité des chemins. L'expérience transformatrice vient de Dieu, mais elle passe par des chemins très différents selon les personnes.

❖ Maladie et problèmes de la vie (Médecine de la Personne)

G. Kuntz : Ce sens de la médecine de la personne ne se retrouve donc pas seulement chez les médecins chrétiens. Mais en tant que chrétien, vous avez pu approfondir encore davantage ce

contact avec le malade en l'amenant sur le terrain spirituel. Pouvez-vous nous préciser la part spirituelle dans votre approche ?

P. Tournier : Oui. J'ai été accompagné et entouré par de nombreux collègues d'horizons spirituels différents. Certains cherchaient avant tout à trouver une médecine plus complète et à appréhender l'être humain dans sa totalité, mais sans aucune référence religieuse. Au lieu de former deux camps, l'humaniste et le chrétien, nous recherchons plutôt le dialogue entre nous. Je n'ai jamais pris parti, ni pour les uns ni pour les autres. Par exemple, certains collègues très croyants voudraient faire d'un credo ou d'une position religieuse une condition préalable à une médecine de la personne ; mais je m'y suis toujours opposé, car nous n'avons qu'un seul objectif : soigner les malades du mieux possible.

G. Kuntz : Mais votre conception de la personne médicale ne fait-elle pas du médecin une sorte de confesseur profane ?

P. Tournier : Il le devient ! Je ne pense pas du tout que le médecin doive avoir une position religieuse au départ ; mais lorsqu'un véritable dialogue s'instaure avec son malade, tôt ou tard, des problèmes religieux surgissent, tels que le sens de la vie, le sens de la maladie, la guérison, la mort ou l'au-delà, etc... On ne peut pas dialoguer sur des problèmes humains sans aborder des questions métaphysiques.

G. Kuntz : Oui, mais dans ce domaine, le médecin est aussi désarmé que le malade.

P. Tournier : Oui. Ils doivent se mettre ensemble à la recherche d'une réponse et au moins être honnêtes l'un envers l'autre, c'est-à-dire aborder les problèmes au lieu de les dissimuler.

§§§§§§§§§§

Après avoir entendu Paul Tournier parler de son évolution personnelle et de sa manière d'entrer en relation avec ses patients, je voudrais maintenant citer quelques-uns de ses compagnons de route. Leurs expériences avec Paul Tournier ont été publiées à l'occasion de son 75^{ème} anniversaire dans le livre « Paul Tournier's Medicine of the Whole Person » sous forme de courts essais en 1973.

Jean de ROUGEMONT, chirurgien, Lyon, France (discours d'anniversaire)

Bien que, comme tout médecin compétent et consciencieux, vous examiniez vos patients, posiez un diagnostic et prescriviez un traitement, vous vous intéressiez beaucoup au rôle du psychisme du patient. Vous avez dû observer que beaucoup d'hommes et de femmes avaient des problèmes avec eux-mêmes et, par conséquent, avec leurs semblables et la société en général. Vous avez très justement qualifié ces problèmes intimes de « problèmes de la vie ». Votre objectif principal était clair. Votre compassion évidente pour les personnes en détresse a éveillé chez elles le besoin de confier leurs soucis à quelqu'un. Car, dans la société moderne en particulier, le silence et la solitude accablent ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas se libérer, peut-être après une première tentative infructueuse auprès d'un membre de leur famille ou même d'un conseiller professionnel. Dans votre cas, ils avaient enfin trouvé quelqu'un qui les écoutait et essayait de les comprendre sans les juger. Les anxieux ont exprimé leurs sentiments et les méfiants se sont laissés aller, car ils ont senti votre ouverture d'esprit, votre proximité et votre contact personnel. Soudainement ou progressivement, vous découvrez leurs secrets, difficiles à porter et difficiles à recevoir. Les patients ont afflué, tant en raison de votre réputation professionnelle que parce que la qualité unique de votre approche s'est répandue par le bouche-à-oreille. Quant à vous, vous avez appris les résultats

qu'un médecin peut obtenir lorsqu'il se consacre entièrement à sa tâche... Par votre comportement, Paul, vous avez montré que l'implication émotionnelle est tout simplement synonyme de bonté. La bonté s'exprime dans le ton de la voix et dans le silence, à travers l'attitude, les gestes, le visage, l'expression. La technique aide le corps. La bonté permet au médecin qui s'épanouit dans son métier de l'apporter à l'esprit troublé auquel il peut apporter paix et réconfort. Cette action très efficace va de pair avec une plus grande ouverture d'esprit envers le patient. À bien des égards, votre langage était nouveau pour beaucoup de vos patients croyants. Grâce à votre tolérance évidente, vous n'avez pas offensé ceux qui se disaient agnostiques ou athées. Ils se sont tous sentis réconfortés et votre enthousiasme les a émus.

Robert D. BONE, interniste, Corsicana, États-Unis

La médecine de la personne conduit inévitablement à une dimension spirituelle. C'est peut-être là que j'ai tiré le plus grand bénéfice de Paul Tournier. Premièrement, il a traduit la foi chrétienne en un mode de vie que je peux partager avec mes patients et mes collègues. Il n'est pas nécessaire de devenir pasteur ou prêtre pour transmettre efficacement son sentiment et sa connaissance de Dieu. Deuxièmement, il m'a été très utile de voir la manière dont Paul Tournier acceptait les expériences religieuses des autres comme étant les leurs. Il ne semble pas nécessaire de « corriger » leurs expériences et de les adapter à ses propres idées. Cela témoigne d'une profonde perception spirituelle lorsque le médecin protestant recommande à son patient catholique de retourner voir son prêtre pour soigner une certaine maladie de l'âme qui a rendu son corps malade. Le troisième avantage est l'humilité avec laquelle le Dr Tournier communique sa théologie. Une grande connaissance ou une grande expérience peuvent parfois être intimidantes et sembler inaccessibles, mais sa traduction des enseignements bibliques dans les expériences quotidiennes d'une situation humaine a l'effet contraire. Il montre que l'expérience personnelle de la foi est à notre portée.

Jacques SARANO, gastro-entérologue, Valence, France

Paul Tournier est inspiré et inspirant : la médecine de la personne ne s'apprend pas dans les manuels, mais on peut avoir la chance de rencontrer Paul Tournier... La médecine de la personne n'est pas tant une question de connaissances ou de compétences, mais plutôt une manière d'être attentif et à l'écoute. Il ne s'agit pas tant de savoir, mais de savoir comment s'investir pleinement, voire nécessairement, dans la relation thérapeutique. L'expérience a montré l'efficacité impressionnante de l'écoute, de l'échange personnel, du silence, d'une manière d'être dans la détente qui s'ensuit, dans la maturation du conflit et finalement dans la chute d'une forteresse imprenable contre laquelle les techniques les plus savantes étaient impuissantes. La médecine de la personne n'est donc pas une nouvelle technique pharmaceutique ou psychothérapeutique. Ce n'est pas non plus une psychologie du dimanche ou un parent pauvre des spécialistes des « maladies de l'âme ». Et chaque fois que nous devenons trop malins, que nous commençons à prêcher, à devenir didactiques ou savants, un génie malin nous réduit en cendres : le *déjà-vu*, la bonne vieille psychologie de comptoir ou pire encore : la guérison de l'âme ! J'ose à peine prononcer le mot « disciple » de Paul Tournier. Mais c'est une personnalité, une épine dans notre chair, un défi, un esprit. Mettons-nous d'accord sur le fait que nous n'avons rien à enseigner à personne et que nous serons toujours dans l'enseignement de la médecine de la personne. Une transformation spirituelle sous l'égide de la médecine organique et psychosomatique : voilà pour moi la médecine de la personne.

Sources

- Paul Tournier. *Une vie - un message*. Charles des Roche / Ernst Reinhardt. Friedrich Reinhardt Verlag Basel, 1987.
- Paul Tournier. *Medicine of the Whole Person*. 1973. Word Books Publisher, Waco, USA
- (Pour francophones : Paul Tournier. *Médecine de la personne*. Éd. Delachaux et Nestlé, 1947. Nlle édition, 1992)